Napoléon à l'Ile d'Elbe

M. Frédéric Masson ajoute un nouveau et attrayant volume à la belle série de ses études napoléoniennes: "Napoléon et sa famille". Voici l'émouvant et vif tableau que trace l'éminent académicien de la vie de l'Empereur à l'Ile d'Elbe.

A Porto-Ferrajo, le 4 mai, à midi, sur le signal d'un coup de canon tiré par le fort Stella, l'artillerie des remparts tonne, le drapeau que Napoléon s'est donné est arboré sur la ville; l'Empereur prend place dans le canot de "l'Undaunted", durant que, dans les vergues, les équipages anglais poussent les trois hourras réglementaires, auxquels répondent les exclamations de la population. Le canot accoste. l'Empereur met pied à terre; il reçoit les clefs que lui présente le maire; le cortège se forme et sous le dais qu'a fait préparer Joseph-Philippe Arrighi, vicaire général de l'Ile et cousin de Sa Majesté, l'Empereur se dirige vers l'église pour y rendre grâce à Dieu.

D'un autre homme, d'un homme qui ne serait point un latin, qui n'aurait point dans les veines le cours d'un sang florentin, l'on imagine quels seraient les sentiments. Une telle chute ferait paraître odieuse, presque ridicule une telle compensation. Passer d'un empire qui embrassait l'Europe de Cadix à Lubeck à un écueil de fer ayant moins de sept lieues sur quatre, montrerait la déchéance plus profonde et forcerait à en mesurer l'abîme. Entre les devoirs qui rendaient trop courtes les heures de la vie et les futilités dont on chercherait à les occuper, le contraste serait trop vif pour ne point être insupportable, il faudrait disparaître, se jeter en une retraite désespérée, se tuer ou entrer dans un cloître. La résignation paraîtrait l'aveu que l'on n'a point mérité sa fortune ou qu'on est demeuré au-dessous d'elle. Mais, chez Napoléon, cette façon de sentir qu'on s'attendrait à trouver si intense et si profonde est remplacée par une volonté que peuvent seuls rendre vraisemblable son atavisme et sa première formation.

Napoléon, toute valeur d'intelligence à part, possède une faculté éminente et rare: l'adaptation. Où que ce soit qu'il se soit trouvé, depuis le siège de Toulon, il s'est adapté aux circonstances et s'est trouvé, sans effort et naturellement, à la hauteur de la situation. A proportion que sa fortune l'emportait, ses facultés semblaient croître et il paraissait "né" pour la fonction. Et le même phénomène se produit dans le déclin: en 1813, il rêve de succomber dans la gloire, de faire à sa dynastie le sacrifice de sa vie et d'assurer par là le trône à son fils; après les trois mois de 1814, où pour soutenir la lutte contre l'Europe entière, il a retrouvé l'activité, la résistance, la témérité de ses vingt ans; à Fontainebleau, lorsque le drame s'accomplit, qu'il sent, autour de son trône défaillant, tournoyer les trahisons comme un vol de chauves-souris autour d'une lampe, il n'est point abattu; il a tout de suite formé un plan de vie; en bon bourgeois italien, — c'est Metternich qui a noté ce trait juste, — il va jouir du repos, vivre entre sa mère, sa femme et son enfant; il ira et viendra de l'Ile d'Elbe à Parme; il aura son monde, ses gens, une existence où il se reposera et où il détendra l'immense fatigue de son corps. On n'est pas un vieillard, certes, à quarante-cinq ans, mais, il l'a dit lui-même, à quarante, on est vieux pour la guerre, et peut-être ne regardait-il pas uniquement le physique; peut-être pensait-il que, comme pour les mathémathiques, la faculté d'invention périt avec la jeunesse. Ainsi n'est-il pas loin de croire qu'il prend sa retraite. N'avait-il pas formé, pour le réaliser après qu'il aurait été victorieux en Russie, un projet de voyages avec l'Impératrice à travers l'Empire qui eût été, en même temps qu'un délassement, un admirable moyen de s'instruire des besoins des peuples et d'y pourvoir. La nouvelle du départ de Marie-Louise pour Rambouillet et de l'enlèvement du Roi de Rome l'a éveillé de son rêve; alors seulement il a prétendu se tuer. Après l'affaissement qui a suivi cette tentative de suicide, après les émotions du voyage à travers le Midi où les dangers qu'il a courus semblent si médiocres près de ceux qu'il a côtoyés; après cette traversée où Usher l'a traité vraiment en souverain, il se reprend à estimer que la vie, telle qu'elle lui sera faite, sera supportable.

Au temps où Paulette Leclerc épousa le prince Borghèse, il comparait volontiers sa famille à celles des grands nobles romains dont certains étaient quelque peu souverains et exerçaient, sur un coin de terre, des droits qu'ils tenaient de la faveur d'un pape à moins que ce ne fût de la pénurie du trésor impérial; tel avait été le cas pour l'Ile d'Elbe, sous les Appiani, les Ludovisi et les Buoncompagni. Sans doute serait-ce rabaisser singulièrement Napoléon, mais, génie à part, à prendre la légende telle qu'il l'avait acceptée et répandue, quelle fortune pour un Buonaparte!

Sans doute, l'Ile était étroite, observatoire plutôt que résidence, mais n'était-elle pas, en son âpreté, presque semblable à la Corse et, entre Elbois et Corses, le rapport n'était-il pas frappant? Seulement, combien l'Ile d'Elbe était plus riche, grâce à ses mines. Elle ne produisait point assez de blé pour nourrir ses 12,000 âmes, mais l'argent n'y manquait point et ce minerai qu'on exploitait à ciel ouvert, simplement en grattant le sol, en avait fait, depuis l'Antiquité, un objet d'envie pour tous les conquérants.

Napoléon était — il demeurait — empereur. Le titre et la qualité lui étaient solennellement garantis par le traité de Fontainebleau. Il devait toucher un revenu annuel de 2 millions de francs en rente sur le grand Livre de France, payable par suite, comme la rente, à l'échéance du semestre. L'Ile lui appartenait en toute souveraineté et propriété; elle constituait une principauté séparée et personne, d'après le texte du traité, ne pouvait prétendre qu'il fût tenu d'y résider: il "l'adoptait comme lieu de séjour," mais, cette adoption n'impliquait point une obligation: il était libre d'aller à la principauté aux Etats donnés en toute propriété et souveraineté à Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise: les duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, dont la succession était assurée à son fils et à la descendance directe de celui-ci. Il n'avait point à s'occuper de sa famille dont les membres se partageaient chaque année 2.500,000 francs et qui conserveraient les propriétés qu'ils possédaient comme particuliers, immeubles, meubles et rentes; pas davantage de l'impératrice Joséphine qui recevrait 1 million annuellement et conserverait ses biens particuliers; non plus du prince Eugène auquel serait donné hors de France un établissement convenable; non plus même des officiers de sa garde et de sa maison, ni de ses serviteurs, de ceux de l'Impératrice et du roi de Rome: deux millions cinq cent mille francs répartis entre eux les mettaient à même d'attendre un emploi ou de vivre modestement. Il était donc libéré, il avait payé toutes ses dettes morales, car de dettes actives, il n'en avait point.

Napoléon justifiait les frais d'installation du fait qu'il fallait assurer au plus tôt les logements de l'Impératrice et du roi de Rome; Marie-Louise, si elle venait, n'allait-elle pas se trouver singulièrement dépaysée? Quel changement pour elle et comment le prendrait-elle? A lui, tout décor était indifférent, mais à elle? N'y avait-il pas une sorte de cruauté à l'inviter pour la recevoir si mal? Aussi l'effort qu'il fait pour rendre à peu près logeables pour une archiduchesse ces misérables bâtiments de Porto-Ferrajo, de Porto-Longone et de San Martino, reçoit de là un caractère attendrissant: il s'y emploie comme s'il s'agissait de regir son empire et, du même sérieux qu'il ordonnait de mettre une place en état de défense, il commande qu'on ajuste un volet et qu'on pose un carreau; il exige qu'on lui fournisse un devis pour la moindre dépense, il liarde et il marchande; il n'entend payer que ce qu'il a commandé; il n'a pas les moyens d'être généreux, mais, s'agit-il de sa femme, il devient prodigue. Sans doute, sa présence serait une garantie et un honneur; elle prouverait que, s'il est tombé, il n'est point déchu, et que, si les liens politiques sont rompus, les liens de famille subsistent. Mais il a d'autres mobiles que de sécurité et de vanité: qu'il aime sa femme, qu'il l'aime d'une façon dont il n'a aimé jusque-là aucune autre femme, car il eut assez confiance en son esprit et son jugement pour modifier à cause d'elle les Constitutions de l'Empire et lui attribuer un rôle politique alors que jusque-là jamais il n'eût souffert qu'une femme s'ingérât dans les affaires. Il aime le corps et il aime l'esprit; ces choses étonnent; elles sont ainsi. Et puis il aime son fils — on ne saurait dire "surtout", car, en ce moment, c'est plutôt à sa femme qu'il pense, mais il aime son fils comme étant sa propre substance et son avenir. Il voudrait voir sa femme et son fils pour mener avec eux, entre sa mère et sa sœur, une vie de famille, telle qu'il ne l'a jamais connue, sauf quelques jours, quelques mois peut-être à Malmaison. Telle est son occupation de préparer le logis, tel son rêve qu'il soit occupé. Assurément, il ne saurait le rendre digne de celle qu'il attend, mais il semble persuadé qu'elle le suivrait dans une chaumière, au bivouac même — son bivouac d'Austerlitz.

Il ne doute point de sa femme; si elle n'arrive pas, c'est qu'on la retient, mais il presse les ouvriers, car elle peut venir d'un jour à l'autre et que serait-ce si les logements n'étaient pas prêts, les meubles placés, les fêtes préparées, les feux d'artifice montés?

Il n'a garde de donner matière de s'exercer à la jalousie de sa femme, de lui fournir un prétexte ou une raison pour ne pas venir. Car il s'est convaincu qu'elle avait cela de Joséphine qu'elle ne lui passerait pas une infidélité.

Pauvre Joséphine! Voilà qu'elle est morte! Et comment l'apprend-il? Par un valet de chambre qui rentre de France, qui a su la nouvelle à Gênes et qui la transmet brutalement en envoyant un journal. Marchand écrit: "A la nouvelle de cette mort, il parut profondément affligé; il se renferma dans son intérieur et ne vit que le grand maréchal." Pons écrit: "L'Empereur resta deux jours sans voir personne et pendant quelque temps, tout en lui annonçait une tristesse qu'il cherchait en vain à cacher." Toutefois il ne prit pas le deuil, ne le fit pas prendre à sa maison, ne prescrivit aucune manifestation extérieure dont on ait gardé souvenir. Sans doute ne voulait-il point, même par une démarche aussi naturelle, irriter ou choquer celle qu'il attendait.

Aussi ne doit-on pas s'étonner des précautions et de l'impénétrable mystère dont il entoura la visite très naturelle et parfaitement expliquée de Mme Walewska.

FREDERIC MASSON.

Domestication des Insectes

La compassion, la douceur et la bonté sont les guirlandes de la vie, ce sont les floralies bienfaisantes qui répandent le charme des parfums consolateurs et des lumières d'espérance sur les âpres combativités journalières. Seul de tous les êtres de la nature, l'homme discipline ses instincts, refrène ses désirs, tempère ses cruautés, tandis que les plus orgueilleux comme les plus misérables des animaux poursuivent entre eux des luttes farouches pour la pâture quotidienne.

Sur la terre paysanne circule, innombrable, parmi les céréales altières, entre les rangs de vignes à travers les beaux jardins, la troupe affamée des ennemis dévorateurs. A chaque plante s'attachent des insectes spécialisés à sa ruine, et contre chaque insecte le technicien imagine des procédés scientifiques de destruction. Toutefois, à côté du mal se trouve souvent le remède et il arrive que lorsqu'un groupe d'assaillants accroît son audace, multiplie exagérément ses ravages, les tribus voisines viennent spontanément le châtier.

Ainsi, le chou paisible et pacifique ne demande qu'à gonfler de bonne sève ses feuilles frisées, pour la satisfaction des marmites familiales. Mais à peine les premiers sourires de mai font-ils éclater les jeunes ardeurs de la plante en panache de verdure, que voici des chenilles sinistres, "les piérides", qui montent à l'assaut.

Chacune prend immédiate position d'attaque, les mandibules commencent à tailler dans le limbe, puis au fur à mesure que la feuille est dévorée, les nervures et les pétioles sont déchiquetées et enfin le tronc pitoyable, qui supporte tristement cette ramille dévastée, se trouve crevé à son tour, si bien que dans les blessures caverneuses, les chenilles conquérantes achèvent de sucer le reste de vie du végétal jusqu'au triomphe définitif et la mort physiologique.

Des hectares entiers de choux fourragers sont tous les ans ruinés de cette façon sans que le cultivateur impuissant ait des moyens pratiques de juguler cette marche envahissante de la chenille maligne.

Pourtant, il y a une justice en ce monde, et précisément à l'instant que les piérides, grasses et rebondies des heureuses digestions de leurs rapines, songent au repos, qu'elles se préparent à construire leurs chrysalides d'où elles sortiront en gais papillons blancs, à ce moment-là beaucoup de vilaines bestioles témoignent de quelque angoisse, l'activité vitale se ralentit, des troubles généraux se manifestent, la bête est malade. Qu'alors le scalpel adroit découpe les parois abdominales d'une piéride anémique, et nous découvrons au milieu des organes digestifs une multitude de vermisseaux.

Le temps du châtiment est venu: ces vermisseaux-là vont commencer l'œuvre de vengeance patiente. Ce sont les larves d'une mouche minuscule, une sorte de moustique vingt fois moins grosse que la piéride, le "microgaster glomeratus", lequel a pondu ses œufs dans les œufs mêmes des piérides, ainsi que l'a démontré péremptoirement Fabre, l'entomologiste de génie, dans son dernier livre sur "les Merveilles de l'instinct chez les insectes". Si bien que pendant sa croissance et son développement la chenille gourmande porte en elle, nourrit de son sang, réchauffe dans son sein ceux qui doivent finalement la terrasser.

N'est-ce point en vérité une bien curieuse révélation de l'harmonieux équilibre des forces universelles que celle de ces chenilles malfaisantes combattues et abattues par d'autres destructeurs spécialisés?

Alors, en connaissant mieux les mœurs de ces tout petits êtres, les savants se demandent si les invasions parasitaires ne pourraient point être vaincues en préparant contre les assaillants des armées d'adversaires redoutables.

Pourquoi donc les hommes des campagnes n'éduqueraient-ils pas les bons agents de la prospérité rurale pour les lancer en temps opportun contre les rapineurs de récolte?

Et l'idée ne semble point tellement étrange, surtout si l'on se rappelle que les fabricants d'asticots — car il y a des fabriques d'asticots — possèdent des volières où ils élèvent des mouches, a seule fin qu'autant de viande est mise en chantier de putréfaction, autant il y a de mouches prêtes à y déposer des œufs.

Bien mieux, la lutte contre les insectes par les insectes a déjà commencé, déjà des résultats étonnants fournissent la preuve que cette méthode-là doit quelque jour rendre d'appréciables services à l'agriculture mondiale.

Voici environ trente ans qu'apparaissait en Californie une cochenille ravageuse: l'Icerya purchasi", qui avait décidé de mettre à mal les citronniers, les mandariniers, les orangers du nouveau monde. Or, les entomologistes américains reconnaissent que le méchant puceron vient d'Australie, et que, là-bas, il ne cause presque aucun dégât, parce qu'un autre insecte, le "Novius Cardinalis", lui fait une guerre aussi acharnée que victorieuse. Nos Yankees font venir des Novius Cardinalis, ils leur réservent un accueil sympathique, leur ménagent les plus agréables habitations et les conduisent à la chasse au puceron dans les vergers envahis. Très vite, les cochenilles sont dévorées, très vite les buissons se dégagent du parasite, très vite les rameaux reprennent la santé productive.

Cependant, l'Icerya, repoussé d'Amérique, s'en vient tenter fortune au cap de Bonne-Espérance, en Egypte, aux Iles Hawaï, au Portugal, en Italie. Indésirable partout, de partout on lui oppose, dès son arrivée, le terrible et implacable Novius Cardinalis. Il n'y avait que la France qui n'eût point encore été visitée, mais aujourd'hui la négligence est réparée, nous avons la cochenille australienne dans les jardins du Cap Ferrat. Elle est venue de Naples en 1910 et, tout de suite, elle s'est si rapidement répandue, que les splendides jardins, les plantations magnifiques de la Côte d'Azur ont été gravement menacés.

Que faire en ce cas, sinon suivre la méthode qui a sauvé les vergers de Californie? Ce pourquoi M. Vuillet, inspecteur du service phytopathologique, fait venir en juillet dernier, de Portici, 8 Novius Cardinalis, dont 7 arrivent vivants. Le savant praticien élève en cage les précieux insectes, il les voit se multiplier généreusement, puis il les lâche dans les bosquets, en fin de quoi la destruction est commencée avec tant de succès que, prochainement, les troupes du dangereux Icerya, décimées et abattues, laisseront la végétation du littoral méditerranéen reprendre en paix son exubérance habituelle.

Un semblable succès n'est plus du domaine expérimental, mais justifie ses mérites par la pratique culturale coutumière. Qu'encouragé par ces indications séduisantes, les spécialistes donnent à leurs études entomologiques cette orientation neuve, grâce à laquelle seront mieux protégés et plus rationnellement défendus les trésors de la terre.

JEAN LEJEAUX.

Jamais parent pauvre ne plaît.

LEÇONS D'ANGLAIS POUR LES FRANÇAIS

Instruction dans la Grammaire, la Rhétorique, la Composition, la Correspondance Commerciale, l'Ortographe et la Ponctuation Anglaise

Par un Précepteur Expert en Anglais, qui parle français, et qui autrefois appartenait à une université d'état

The Cosulich School of English
1625 PRYTANIA STREET
New Orleans, La.

smatim

Navajo, Paracote et Paraffine
Toitures Caoutchoutées
Poêles à Pétrole Nesco
Toitures Galvanisées
Poêles Fermés
Gaufrage plissé et en forme de V
Inodores et sans fumée Tuyaux de Poêles et Coudes

B. V. REDMOND & SON

14-16-18-20- Rue Chartres.

LES DEUX NOTES

M. Vanoster tenait extrêmement à son parapluie. C'était un souvenir de famille. Chaque génération le recouvrait d'une forte soie. Mais l'armature, solide et belle, demeurait intacte à travers les âges. Une pomme d'argent damasquiné terminait la tige. La légende voulait que ce curieux ornement eût été rapporté d'Afrique par un ancêtre voyageur.

On imagine donc l'affreux saisissement qui suspendit la vie de M. Vanoster quand il constata la perte de son parapluie. C'était un dimanche matin, à l'issue de l'office.

Le temps était douteux. Une foule énorme, attirée par la célébration d'une fête et le prêche du populaire pasteur Bedom, avait envahi le temple. M. Vanoster, pressé sur son banc entre des inconnus, croyait bien se rappeler qu'il avait posé son parapluie devant lui.

Mais au moment où, encore tout ému par le sermon, il se disposait à suivre vers la sortie le troupeau des fidèles, il n'avait plus retrouvé son précieux, son vénérable compagnon.

Peut-être l'avait-il égaré? Peut-être quelque assistant l'avait-il recueilli, l'avait-il déposé à la sacristie? Agité d'une mortelle inquiétude, M. Vanoster s'y rendit quand la foule se fut écoulée. Là, on lui témoigna tous les égards dus à sa notoriété, car il jouissait, en qualité d'échevin, d'un juste prestige. Hélas! personne n'avait rapporté de parapluie.

L'infortuné regagna sa maison d'une allure d'homme ivre. De quels amers sarcasmes sa femme n'allait-elle pas l'accabler? Et quelle réprobation lirait-il dans les regards de ses enfants? Avoir perdu le parapluie de famille... Dans ses doigts tremblants, la clé refusait d'entrer dans la serrure, comme si elle comprenait, comme si elle appréhendait, elle aussi...

Ses craintes ne le trompaient pas. Acerbes reproches, blâmes mêmes, rien ne lui fut épargné. Il but jusqu'à la lie le calice de la honte. Mais, sous les coups du sort, il retrouva un suprême sursaut d'énergie.

— Je vais faire passer une note dans "l'Indépendant", c'est le journal le plus lu de la ville.

L'ayant rédigée, il la porta lui-même aux bureaux du journal. Elle parut le lendemain matin:

"Il a été perdu dimanche, au temple, un parapluie à pomme d'argent. Prière de le rapporter à M. Vanoster, 12, rue de l'Arbalète. Bonne récompense."

M. Vanoster avait repris confiance. Comme échevin, il était fort orgueilleux de sa ville, et il ne doutait pas de l'honnêteté de ses électeurs.

— Dès ce matin, affirmait-il aux siens en brandissant le journal, vous allez voir arriver le parapluie. Même sans l'appât d'une récompense, nos concitoyens restitueraient un objet égaré.

Mais l'événement lui donna tort.. La journée s'écoula. Le compagnon perdu ne revint pas.

Ecrasé sous ce nouvel échec, M. Vanoster se glissa cependant jusqu'au temple, vers le soir. Peut-être, depuis la veille, un des fidèles avait-il rapporté le parapluie? Cet espoir fut encore déçu. Mais le hasard voulut qu'il rencontrât dans la sacristie le pasteur Bedom.

C'était un vieillard jovial et fin. Les deux hommes se connaissaient de longue date. L'échevin conta sa peine et ses vains efforts. Il montra la note de "l'Indépendant". Alors le pasteur éclata de rire:

— Mais cela ne pouvait rien donner! En qualité d'échevin, vous ne connaissez pas vos concitoyens. J'ai sur eux des vues plus claires. Je vais vous rédiger une autre note, que vous porterez tout de suite au journal.

Il dit, prit la plume et traça ces quelques lignes:

"Dimanche, au temple, une personne a dérobé un parapluie. Deux témoins l'ont vue. Le rapporter à son propriétaire, M. Vanoster, 12, rue de l'Arbalète, pour éviter des poursuites."

La nouvelle note parut le lendemain dans l' "Independant." M. Vanoster ne fondait pas grand espoir sur un procédé qu'il réprouvait d'ailleurs secrètement.

A sa grande surprise, dès huit heures du matin, un visiteur inconnu sonna timidiment. Un instant après, la servante, triomphante, apportait à son maître un paquet enveloppé. Sous les yeux de sa famille assemblée, M. Vanoster déroula le papier. O stupeur! On lui rapportait un parapluie à manche d'ivoire.

L'honnête échevin ne s'était point encore clairement expliqué ce phénomène, quand un deuxième coup de sonnette rappela la servante à la porte. Elle revint avec un deuxième parapluie... à pomme d'agate.

Alors, M. Vanoster comprit. Dans cette foule compacte et mêlée du dimanche, on avait dérobé plusieurs parapluies. Les coupables, se croyant démasqués, rapportaient leur larcin.

Et les restitutions se succédaient. Au cinquième coup de sonnette, M. Vanoster put enfin serrer dans ses bras le vénérable ancêtre. Mais le timbre d'entrée ne s'arrêtait pas. A la fin de la journée, l'honorable échevin se vit à la tête de douze parapluies...

Rêveur, il contemplait cet étrange vestiaire. Douze pièces à conviction... douze délits. Allons, décidément, il s'abusait sur la probité de ses concitoyens. Et son front se voila de mélancolie. Il avait retrouvé son bien, mais il avait perdu une illusion.

MICHEL CORDAY.

Les Aïssaouas

Il n'est personne, aujourd'hui, pour ignorer ce que sont les Aissaouas.

Constituant un des quarante-cinq principaux ordres religieux de l'Islam, cette secte, fondée par Si Mohammed ben Aïssa, qui naquit au Maroc vers la fin du quinzième siècle, doit à ses pratiques vraiment peu ordinaires d'avoir depuis longtemps retenu l'attention.

Les Aïssaouas, que l'on trouve présentement surtout répandus dans l'Afrique du Nord, présentent cette particularité qu'alors qu'ils sont sous l'influence de l'exaltation religieuse ils peuvent, sans paraître le moins du monde en souffrir, se livrer aux exercices les plus pénibles et laisser pratiquer ou pratiquer eux-mêmes sur leur personne des mutilations plus ou moins graves et qui paraissent ne laisser sur eux qu'un minimum extrême de traces.

On sait, du reste, en quoi consistent leurs pratiques habituelles. Les uns avalent des pointes acérées; d'autres se font, avec des aiguilles, transpercer la langue, les joues, la peau du cou; d'autres encore, armés d'un sabre au tranchant affilé, après une danse spéciale, se tailladeront frénétiquement les mollets ou le ventre. Et ce n'est pas tout! Certains Aïssaouas croquent des morceaux de verre et en avalent les débris, mangent de petites pierres, dévorent des scorpions ou des têtes de serpent, en général privés de leurs dards venimeux, ou encore se promènent sur les bras, sur la poitrine, des bouchons de paille enflammée, voire même introduisent ceux-ci dans leur bouche ou passent leur langue sur un fer rougi au feu.

De semblables faits ont été observés par des témoins nombreux. Ainsi, le docteur Encausse a raconté avoir assisté, il y a quelques années, à une séance d'Aïssaouas au cours de laquelle il vit un opérateur s'introduire la lame d'un scalpel dans l'orbite et s'en servir pour projeter son œil en avant; puis le même sujet se faisait enfoncer, par un assistant, d'environ dix centimètres, une lame dans le ventre. Un autre mangeait un morceau de la feuille si piquante du figuier de Barbarie. Un autre arrachait avec ses dents la tête d'un serpent vivant introduite dans sa bouche; puis, après avoir dévoré la moitié d'un verre à boire et avoir ensuite avalé quelques cailloux, il éteignait, toujours avec sa bouche, de petites torches dont il promenait la flamme sur ses bras. Un dernier, enfin, raconte M. Encausse, se livrait à une expérience plus saisissante encore: "Ils'enfonce dans sante encore: "Il s'enfonce dans la tête, au niveau de la rencontre de l'occipital et des pariétaux, une longue pointe d'acier. Il y allait de si bon cœur qu'ayant commencé à enfoncer le clou avec des briques il en a cassé deux et a dû terminer l'opération avec un objet plus solide.

"Nous avons mesuré la pointe quand elle a été enfoncée, et nous l'avons remesurée après l'opération; elle était entrée de 12 millimètres dans la tête, le double, à peu près, de l'épaisseur de la boîte cranienne à ce niveau".

Ces mutilations importantes, qui paraissent ne provoquer aucune souffrance chez ceux qui en sont l'objet, et qui, du reste, ne déterminent aucune hémorragie notable, ne s'effectuent point à tous les instants d'une séance.

Pour être en état d'effectuer leurs exercices, les Aïssaouas — qui ont chacun leur spécialité de mutilation — doivent être amenés à un certain degré d'extase, où seulement ils deviennent insensibles.

A cet effet, ils recourent à des manœuvres particulières d'entraînement, et celui-ci, d'après le docteur Lefèvre, médecin-major de l'armée, qui a eu l'occasion de les étudier en Tunisie, comprendrait trois phases principales.

La première période, dite de préparation, débute par des prières et par des invocations prescrites à Dieu et à Si Aïssa. Elle s'accompagne d'une mélopée lente, sur le mode mineur, jouée sans arrêt par un orchestre de musiciens pourvus du tambourin, cependant que sur des braseros on brûle du benjoin.

Bientôt, à un signal du chef, les exercices commencent. Les Aïssaouas, aux sons de l'orchestre, dont le rythme, d'abord lent, va en se précipitant, et tout en récitant sans arrêt des prières monotones, commencent des sortes de danses dont le mouvement ne tarde pas à s'accélérer et à s'accompagner de grands mouvements de flexion en avant du tronc et de rotation de la tête suivis de redressements du tronc et de flexions en arrière.

Pendant ces exercices, le chef des danseurs fait passer sous leurs narines la fumée de benjoin.

Mais, bientôt, la période d'excitation commence. A ce moment, un premier patient, qui sera bientôt suivi par d'autres, se détache de la chaîne formée par les danseurs, s'avance vers le chef, "comme poussé par une force irrésistible", et se fait mutiler par lui ou reçoit de lui le sabre ou la pointe d'acier qui doit servir à ses exercices.

Or, à ce moment, celui-ci au maximum de son excitation, offre l'aspect suivant: la tête est renversée en arrière, les pupilles sont dilatées, les bras sont étendus en croix ou collés le long du corps, dans un état de raideur cataleptique, les doigts ouverts et crispés. Quelques-uns ont les paupières à demi closes, un frisson général les secoue.

Enfin, l'exercice accompli, la troisième phase, celle de la dépression, survient.

Le Chef des Aïssaouas prend alors successivement dans ses mains la tête de chacun de ses hommes, parfois leur passe doucement la main sur les yeux, toujours leur murmure à l'oreille une phrase soi-disant consacrée, et l'on voit alors les patients, presque instantanément, revenir à eux et regagner ensuite, plus ou moins somnolents ou prostrés, un lieu de repos où ils vont réparer dans le sommeil la formidable dépense de force nerveuse qu'ils viennent de faire.

Comment, à présent, expliquer ces phénomènes, que l'on a souvent attribués à la folie religieuse épidémique ou hystérie religieuse, rapprochant ainsi les Aïssaouas de ces convulsionnaires de Saint-Médard qui venaient, vers le milieu du dix huitième siècle, manifester sur la tombe du chanoine Paris. Parmi ceux-ci, l'on rencontrait semblablement des sujets insensibles à la douleur, comme ce Pierre Sergent, qui se brûlait les jambes avec un tisonnier rouge et dont le conseiller au Parlement Carré de Montgeron nous a rapporté l'histoire, ainsi que celle non moins étonnante de cette Jeanne Moulet, à qui, pour sa plus vive satisfaction, il administrait les grands secours au moyen d'un lourd chenet, pesant de 25 à 30 livres et d'après les rites suivants: "Lorsque les coups sont frappés avec violence, le chenet s'enfonce si avant dans l'estomac de la convulsionnaire qu'il paroît pénétrer jusqu'au dos, et qu'il semble devoir écraser tous les viscères qui se trouvent sous le poids de ces coups; et c'étoit pour lors que la convulsionnaire s'écrioit avec un air de contentement peint sur son visage: "Ha! "que cela est bon! Ah! que cela "me fait du bien! Courage, mon "père! Redoublés encore de for-"ce, si vous pouvés!"

Entre ces convulsionnaires et les Aïssaouas, le rapprochement est pourtant moins grand qu'on le pourrrait croire. Chez ces derniers, en effet, l'hystérie, de règle chez les convulsionnaires, ne se rencontre qu'à l'état d'exception. En réalité, si l'on met de côté les simulateurs, assez fréquents, surtout dans les exhibitions publiques des villes, les Aïssaouas sont surtout des sujets auto-suggestionnés qui, comme le dit fort bien M. le docteur Lefèvre, par une éducation spéciale, par des procédés physiques en tête desquels figure l'ébranlement cérébral déterminé par leurs exercices et par des moyens psychiques convenablement gradués s'amènent à l'état d'hypnose spécial favorable à l'exécution sans souffrances de leurs pratiques mutilatoires.

Où est le devoir, là est le droit.

Consulat de France

522 rue Bourbon

Les personnes dont les noms suivent sont priées de se présenter à la chancellerie:

United Export Lumber Co.
Mr. Pujol Pierre.
Duranton François.
Fourticq Albert.
Mazoué Jean Pierre.
Burgan Jean Marie.
Mme Toulouse Eléonore.
Mlle Bourgeacq Jeanne.
M. et Mme Ruffin Hypolite.